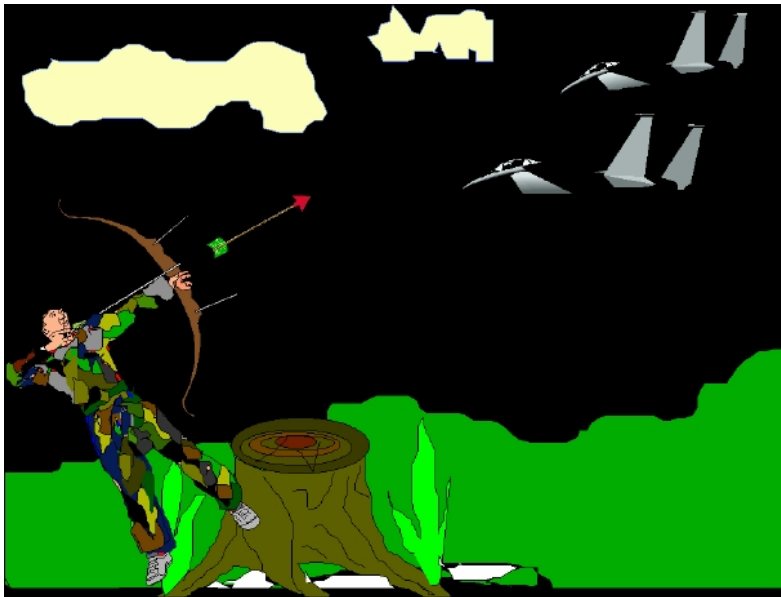




COLLEGE INTERARMEE DE DEFENSE

DIVISION A -Groupe A2

STRATEGIE INDIRECTE ET GUERILLA



-
Mémoire du COL HAGE SLEIMAN

PARIS 1998

-
STRATEGIE INDIRECTE

ET

GUERILLA

-

-

1 - INTRODUCTION.....	2
--------------------------	---

2 - FONDEMENT DU CONCEPT

2.1 . Dimension.historique.....	3
---------------------------------	---

2.2 - Dimension de praxis.....	4
--------------------------------	---

2.3 - Guerre et guérilla.....	5
-------------------------------	---

3 - TYPES DE GUERILLA

3.1 - La guerre de partisans.....	7
-----------------------------------	---

3.2 - La guérilla urbaine.....	8
--------------------------------	---

3.3 - L'exemple libanais.....	10
-------------------------------	----

4 - CONCLUSION.....	12
---------------------	----

INTRODUCTION

-
-

Nous croyons connaître la guerre parce que l'histoire en est pleine et que nombreux sont les hommes d'aujourd'hui qui ont " fait la guerre ". Cependant, justement, ceux qui l'ont " faite " et qui en ont fait plusieurs, sont bien obligés de reconnaître que non seulement chaque guerre, mais chaque campagne militaire présente des caractères spécifiques. La guerre n'est jamais conforme à l'image plus ou moins stéréotypée qu'on a tendance à en donner. Cela tient d'abord à ce que cette image se cristallise généralement sur la guerre-bataille qui ne représente qu'un aspect partiel et momentané de la guerre. Cela tient surtout à ce que les facteurs de la guerre sont essentiellement variables et que selon leur importance relative les résultats sont absolument différents : des guerres sont courtes, rapidement décisives, peu sanglantes, elles sont alors " fraîches et joyeuses "; d'autres sont prolongées, longtemps indécises; d'autres enfin sont lentes et catastrophiques. Les unes se déroulent dans les vastes plaines enneigées de la Russie, les autres dans le sable brûlant du désert de Libye ou du Sinaï, ou bien dans les marais topiques du sud-Vietnam, ou bien dans le marécage du sud-Liban.

La guerre du Golfe vient rappeler à ceux qui auraient pu en douter qu'un conflit classique n'est pas envisageable par une puissance régionale moyenne contre un " supergrand ". Constatation banale qui souffre il est vrai quelques exceptions : le syndrome vietnamien ; le retrait américain du Liban au lendemain de la perte de 241 marines tués par un camion-suicide en 1983 ; l'échec d'Israël dans son occupation du Sud libanais, qui s'est métamorphosé en " vietnam et en marécage " pour Israël, à tel point qu'il a subi dans la partie méridionale du Liban plus de pertes que dans ses guerres contre les Arabes.

Devant ces images contrastées, les polémologues ont cherché à donner de la guerre une définition qui ferait ressortir les traits communs à ces expériences si différentes.

Certains, ont voulu caractériser la guerre par son aspect sanglant. Je pense, dit le général BEAUFRE, que c'est une vue trop particulière, car elle ne concerne que la guerre militaire. Elle ne rend alors pas compte des affrontements parfois très graves que constituent les guerres économiques et les guerres politiques, qui peuvent se dérouler sans batailles ni combats, pas plus que des aspects sanglants d'autres phénomènes non guerriers. La guerre se définit alors comme une épreuve de force par laquelle un groupe humain cherche à imposer sa volonté à un autre groupe humain. L'essence de la guerre, la stratégie, est la dialectique des volontés employant la force pour régler leur conflit. Le but de la guerre est la capitulation de l'un des belligérants devant la volonté de l'autre.

L'objet de ce mémoire étant de reconnaître les caractéristiques de la stratégie indirecte et de sa dérivée, la guérilla, il est indispensable de définir ce type de guerre. Mais là on se heurte au fait que la guérilla, plus que tout autre type, est absolument protéiforme. Si l'on considère la cinquantaine d'exemples historiques, il est très difficile de déterminer l'existence spécifique d'une forme de guérilla.

La guerre de demain sera-t-elle électronique et presse-boutons, ou bien fera-t-elle encore appel aux hommes ? Se déroulera-t-elle entre des missiles et des armées industrialisées, puissantes mais empêtrées dans les montagnes ou dans la jungle ? L'intelligence artificielle y remplacera-t-elle le cerveau humain ?

A travers les outrances médiatiques qui ont accompagné la guerre du Golfe de 1991, le grand public a pu s'imaginer que la guerre, désormais, était une sorte de jeu électronique. L'enlèvement, des troupes de l'ONU (Organisation des Nations Unies) dans l'ex-Yougoslavie, de l'armée israélienne au sud Liban, et de l'armée turque au nord de l'Irak, l'a ramené à d'autres réalités. Alors qu'en est-il exactement ? Est-ce que la guérilla répond à un besoin militaire, comme modèle ou méthode de guerre dans un monde monopolaire, et quelles limites restent-ils entre la résistance légale et le terrorisme. C'est à ces questions qu'on va tenter de répondre.

2 - FONDEMENT DU CONCEPT

2.1 - Dimension historique

Combat du faible au fort, la guérilla en tant que technique particulière a été étudiée dans deux types d'ouvrages : ceux, historiques, qui relatent des guérillas, ceux rares, qui essaient de composer un traité de cette technique.

L'usage de cette forme de lutte armée apparaît d'abord dans la Chine ancienne : les chinois Sunzi (VI^e siècle av.J.-C.) et Wuzi sont les premiers stratèges qui accordent à la guérilla une place primordiale dans la conduite de la guerre. Sunzi préconise l'action sur les arrières de l'ennemi pour le désorganiser et entend même mobiliser toute la population : " les paysans peuvent vous servir mieux que vos propres troupes [...]. Lancez des partisans sur les arrières de l'ennemi. " Quant à Wuzi il formule de véritables principes de contre-guérilla face à " d'insaisissables ennemis attaquant par essaims... " ¹ Ces principes seraient par ailleurs la lointaine origine des principes de Mae Ze Dong et de Vo Nguyễn Giap.

La guérilla n'est étudiée, de façon systématique, en tant que " petite guerre " qu'à partir du XVIII^{ème} siècle. Tandis que, la petite guerre et les opérations irrégulières, sont aussi anciennes que la guerre elle-même. Les auteurs anciens y font de nombreuses allusions. Au X^{ème} siècle, l'empereur Byzantin Nicéphore Phocas consacre un traité à la guérilla : face aux fréquentes incursions des barbares, il prône une défense mobile fondée sur la combinaison d'un réseau de renseignement et d'observation, de milices qui ralentiront les assaillants et de cavalerie qui les harcèlera au retour lorsqu'ils seront ralentis par leur butin² .

Apparu dans la langue française vers 1834 (d'après le Robert), le mot guérilla vient de l'espagnol guérilla (" ligne de tirailleurs ") traduit par " troupe de partisans " et substantif associé guérillero de l'espagnol guérillero (" combattant faisant partie d'une troupe se livrant à la guérilla ") traduit par " soldat d'une guérilla " n'a été adopté que vers 1856. Cet emprunt remonte en fait au soulèvement espagnol contre l'occupation napoléonienne entre 1807 et 1812 : les guérillas espagnoles harcelaient les soldats de Napoléon et on leur attribue la mise hors de combat de plus de 400 000 soldats français³ .

En revanche, le Grand Larousse remet plus ou moins en cause cette construction étymologique (" esp. guérilla, petite guerre, diminutif de guerra, guerre ; 1820, Stendhal ") et accorde au substantif une autre acception : " forme de guerre caractérisée par des actions discontinues de harcèlement, d'embuscades ou de coups de main, menées par des unités régulières ou des bandes de partisans sur les flancs, les arrières et les communications d'une armée adverse,... " .

Les guérillas les plus nombreuses, les plus importantes et les plus longues, d'après Gérard Chaliand⁴ , sont suscitées par l'expansion coloniale européenne en Asie et en Afrique : dures et longues campagnes des Britanniques en Birmanie (1824-1825, 1852, 1885), notamment contre les Kachins, guerre répétée contre les Afghans, longues campagnes en Somalie au tournant du siècle et jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale ; du côté français, guerre menée de 1830 à 1847 contre Abd el Kader en Algérie, guerre du Viêt-nam où la conquête dure plus de dix ans.

C'est la deuxième guerre mondiale qui a vu, pour la première fois, une utilisation massive des partisans, avec la multiplication des maquis contre l'occupant allemand dans toute l'Europe. La figure du partisan a pris une nouvelle dimension lors des guerres de décolonisation. On est passé de la guérilla à la guerre révolutionnaire qui a été, à la fois, théorisée et mise en pratique par des dirigeants comme Mao Ze Dong en Chine ou le général Giap au Viêt-nam.

2.2 - Dimension de praxis

Arme du faible au fort, la guérilla est un type de guerre adopté par des volontaires qui, bénéficiant - autant que possible - du soutien populaire, prennent les armes pour une cause politique, sociale, religieuse, ou ethnique et opèrent par unités rassemblées et dispersées rapidement pour monter des actions discontinues de sabotages, de harcèlements, d'embuscades, voire de terrorisme.

Cette définition générale, au demeurant sans prétention, permet toutefois de fixer les composantes fondamentales intrinsèques de ce concept et ce sont ces dernières qui méritent maintenant quelques éclaircissements.

Tout d'abord, par essence même, la guérilla est - à part entière - une forme de guerre. Elle se caractérise par des modes d'actions particuliers, utilisés depuis l'aube des temps. Décrite, analysée puis théorisée, elle représente indiscutablement, depuis la seconde guerre mondiale, la forme de lutte armée la plus répandue. Elle n'a d'ailleurs été utilisée de façon systématique et structurée qu'à partir d'une date récente : à la suite de l'éveil des nationalités et de la réaction contre l'expansion coloniale.

Cette forme particulière de guerre est plutôt utilisée par des formations " irrégulières " de volontaires. Cet aspect du concept est fondamental, puisqu'il est en quelque sorte l'expression de sa dimension politique. En effet, il implique nécessairement que soit fomentée une opposition à l'ordre établi, sur la base de quelque cause, naturelle, spontanée ou exacerbée, à laquelle doit se rallier la plus grande partie de la population.

Enfin, dans ce type de lutte, la nature des troupes engagées leur interdit quasi systématiquement de s'engager dans un combat frontal, en particulier contre une armée régulière. Elle permet en fait à des forces handicapées numériquement et économiquement d'affronter un ennemi très supérieur en matériel, en attaquant les points les plus vulnérables de son dispositif, en étendant le champ des opérations, en misant à fond sur le facteur temps et sur le potentiel de résistance collective.

L'approche purement militaire du phénomène de la guérilla peut donc s'avérer extrêmement réductrice, puisqu'aux aspects stratégiques et tactiques s'ajoute une dimension politique spécifique, qui leur est intimement corrélée et en constitue même, parfois, le fondement exclusif.

Cette dualité profonde du concept explique en particulier l'extraordinaire divergence d'interprétation des faits, quant à leur analyse historique, dont l'objectivité globale est presque systématiquement compromise par la position et la qualité de l'observateur.

La démarche précédente a donc permis de préciser le contenu du concept ; il reste maintenant à le caractériser : finalement, qu'est-ce que la guérilla ?

UN ART ? Tout comme la guerre, la guérilla ne saurait appartenir " au domaine des arts et des sciences ", elle appartient elle aussi à celui de " l'existence sociale ".

UNE STRATEGIE ? pas nécessairement ; l'émergence des guérillas a souvent procédé de réactions presque mécaniques de populations opprimées, dont l'action conjuguée n'a, en aucune manière, été véritablement pensée et préméditée.

UN PROCEDE TACTIQUE ? A l'évidence non ; ce serait en occulter toute la dimension politique.

UNE TECHNIQUE, UN MODE D'ACTION ? Pas seulement ; en effet, l'analyse montre bien vite que les méthodes (quand elles existent) et les procédés employés sont très empiriques et extrêmement variables, en fonction des mouvements et de leur environnement.

Si la guérilla ne peut prétendre être, ni un " art ", ni une " stratégie ", ni un " procédé tactique ", ni une " technique ". n'est-ce pas une praxis ? C'est-à-dire une action (même si ce terme a souvent été détourné de son sens, par les auteurs marxistes en particulier).

La guérilla est intervention volontaire, donc praxis : elle trouve dans " l'action libre ", " l'espace de sa réalisation nécessaire "; créatrice de l' " histoire nouvelle " et de la " vie sociale future ", l'avenir est sa dimension obligée. Toute guérilla porte en elle une philosophie implicite, une vision du monde, emprunt d'idéal, résultant à la fois d'une interprétation de l'histoire transformée en philosophie générale et d'une conception de l'avenir.

La praxis de la guérilla est plurielle : tout à la fois stratégie, action, pratique, exécution, usage, technique, confrontation aux réalités, hésitation, d'où naît l'expérience plus que la connaissance ; elle est celle du guérillero, celle du chef de parti, celle d'une idéologie, celle du politique ou même celle du stratège militaire.

Un schéma récapitule en annexe 1, les différentes stratégies accessibles aussi bien à la guerre qu'à la guerrilla.

2.3 - La guerre et la guérilla

Si la stratégie directe est celle qui opère du fort au fort, en vue de la destruction ou de la neutralisation de l'ennemi, la plus complète possible, dans les délais les plus rapides, la stratégie indirecte est celle qui opère aussi bien du fort au faible que du faible au fort, en vue, dans le premier cas, de déséquilibrer ou d'affaiblir l'ennemi avant de lui porter le coup décisif et, dans le deuxième, de durer pour fatiguer l'adversaire⁵. Le style indirect vise à mettre l'adversaire en état d'infériorité par des actions préliminaires qui le disloquent moralement et matériellement avant de l'achever par la reddition ou la bataille.

La distinction primordiale, est celle qui oppose la guerre réglée, qui met en œuvre ce que l'on appelle aujourd'hui une stratégie conventionnelle, à la guerre irrégulière, domaine des stratégies alternatives.

La première oppose les armées régulières dans une guerre ou conflit opposant des unités politiques souveraines. C'est la seule qui est couverte par le droit de la guerre (lorsque celui-ci existe) et par le droit international : un corpus de règles et de conventions tend à en limiter les effets destructeurs, notamment à l'égard des populations civiles.

La deuxième, au contraire, ne connaît aucune règle, car l'un au moins des protagonistes n'est pas reconnu en tant qu'ennemi, soit parce qu'il n'est pas militaire (cas des partisans, des maquisards), soit parce qu'il n'appartient à aucune unité politique légitime (cas des insurgés et révoltes de toutes les époques, des grandes compagnies médiévales, des pirates sur mer...). La guerre irrégulière ne connaît aucune limite puisqu'il est loisible de frapper l'ennemi par tous les moyens, sans être tenu par une quelconque éthique guerrière ou par des normes juridiques.

Cela n'a pas empêché la guerre irrégulière d'être une dimension constante de l'histoire. Les insurrections, les guérillas sont la réponse normale à l'occupation, à la conquête, à l'oppression. Elles se manifestent tant à l'égard de l'étranger qu'à l'intérieur, en cas de guerre civile, généralement les plus terribles de toutes les guerres. Les militaires n'accordent aucun quartier, et généralement peu d'estime, à ces combattants irréguliers qui n'ont, le plus souvent, aucune formation militaire et qui n'ont aucune connaissance des règles de la stratégie : " Les principaux chefs de ces bandes (espagnoles) qui ont résisté avec tant d'audace aux armées françaises étaient un meunier, un médecin, un berger, un curé, des moines, quelques déserteurs, mais pas un seul homme marquant avant cette époque ⁶ ". On ne manque pourtant pas d'exemples de vieilles troupes, bien entraînées et encadrées, ébréchées par ces guerriers d'occasion irrespectueux des règles. Napoléon a pu éprouver les effets de la guérilla en Espagne et en Russie. Les critiques militaires classiques ont essayé de minimiser le rôle des partisans dans l'issue de ces campagnes, certains allant même jusqu'à leur reprocher d'avoir gêné les opérations militaires ! Le XX^{ème} siècle s'est chargé de montrer que des combattants irréguliers pouvaient venir à bout d'une armée régulière, comme ont pu l'expérimenter

successivement les Français en Indochine, les Américains au Viêt-nam et les Russes en Afghanistan.

En revanche, la guerre réglée et la guerre irrégulière ne sont pas nécessairement des genres distincts et de très nombreux chefs militaires ont recouru simultanément à ces deux modalités. À côté de la grande guerre, ils ont pratiqué une petite guerre à base d'embuscades, d'escarmouches et de coups de main.

Cette petite guerre, que l'on appellera de plus en plus souvent guérilla après la guerre d'Espagne, est une composante de la grande guerre. Elle se distingue de la guerre des partisans. La petite guerre couvre toutes les opérations secondaires de la guerre, et tout peut être régulier ; les opérations y sont nécessairement liées aux opérations principales de la guerre. Tandis que dans la guerre de partisans, tout est irrégulier et les opérations en sont entièrement indépendantes.

Ce qui précède, fixe les définitions suivantes :

La guérilla est une forme de conflit particulier utilisé par le refus du combat frontal décisif, par l'emploi du harcèlement et de la surprise.

La guérilla reste considérée comme une technique mineure, ne pouvant emporter la décision, et dont le meilleur usage est d'être une force d'appoint de l'armée régulière.

La guerre populaire, dans la conception de Clausewitz, déterminée par l'éveil du nationalisme est une guerre paysanne de résistance nationale vis-à-vis d'un agresseur.

La guérilla est une tactique militaire visant à harceler un adversaire.

La guerre révolutionnaire est un moyen militaire pour parvenir à renverser un régime politique.

Ces définitions nous permettent de ranger, sous le terme de guérilla, une série d'activités armées très différentes :

- guerres populaires très sophistiquées pouvant déboucher sur une victoire militaire;
- luttes armées de libération nationale ramifiées à l'échelle nationale, ou locale, avec au minimum de larges zones contrôlées et organisées, parfois une articulation ville/campagne ;
- guérillas embryonnaires, parfois chroniques, implantées régionalement et isolées, sans moyen aucun de mettre en crise l'autorité établie. Survivre est leur principal problème et ne pas se transformer, avec le temps, en semi-banditisme ;
- actions de commandos, lancées d'une frontière voisine par des dirigeants en exil.

Ces formes de lutte, aux niveaux d'action largement différenciés, ne sont en principe l'apanage d'aucun mouvement idéologique. Cependant, le modèle vietnamien de la guerre populaire, aura fasciné, bien des directions au Proche-Orient, en Afrique et en

Amérique Latine. Par ailleurs, la guerre de partisans, la guérilla urbaine et l'exemple libanais, c'est ce que nous allons essayer de montrer.

3 - TYPES DES GUERILLA

Une typologie sommaire des conflits armés dans le tiers monde au cours des dernières décennies amène à distinguer trois catégories principales ⁷ :

- celles qui combattent une puissance coloniale, un agresseur ou un occupant étranger ;
- celles qui sont fondées sur des revendications sociales (guerres civiles) ;
- celles qui sont de tendance, ethniques, religieuses ou ethnico-religieuses à caractère sécessionniste de façon proclamée ou potentielle ou à revendications moins ambitieuses.

Ces trois catégories sont nettement différenciées au moins pour ce qui est de leur chance de réussite. La première ayant le plus de chance de susciter un large appui populaire à l'intérieur du pays et, internationalement, de recueillir des soutiens.

La guerre a toujours été une lutte armée entre états. La relation est différente en ce qui concerne le terrorisme puisqu'elle se fait entre un état et un ennemi qui ne peut pas toujours être désigné. On peut dire que le terrorisme est une action politique violente d'individus ou de groupes, menée contre des personnes, des biens ou des institutions. Au niveau de l'usage, les deux termes évoluent dans le même domaine de signification : celui de la violence politique. J'essaierai d'expliquer certains types de guérillas.

3.1 - La guerre de partisans

La résistance en Russie a montré l'extrême efficacité de la guerre de partisans. Il n'y avait dans cette action aucune motivation politique, mais seulement la haine de l'envahisseur, comme en Espagne cent trente ans plus tôt; Ce n'est donc pas une guerre révolutionnaire, mais une guerre classique utilisant des procédés révolutionnaires, à l'inverse de la révolution espagnole qui n'utilisa que des procédés militaires classiques.

L'expérience chinoise contre les japonais a montré l'importance de la complémentarité entre les formations de l'armée rouge et les partisans chinois, où la Huitième Armée de route, qui opérait justement en territoire occupé par l'ennemi, avait donc commencé à organiser, à former et à armer le peuple suivant le modèle qui s'était révélé si efficace dans le sud de la Chine pendant les années de guerre civile. Des organisations de paysans, d'ouvriers, de commerçants, de femmes, de jeunes et d'enfants avaient été créées. Dans les villages les hommes les plus vieux s'organisaient en Unités locales d'autodéfense tandis que les plus jeunes constituaient des détachements de guérilla antijaponaise et se battaient comme auxiliaires de la Huitième Armée de route. Armés avec les fusils arrachés à l'ennemi, ces détachements constituaient un réservoir où pouvait puiser l'armée pour compenser ses pertes.

Le général Zhu De qui fut avec MAO à la tête de l'Armée Rouge pendant vingt ans a expliqué la stratégie et la tactique de la Huitième Armée de route⁸.

" Sur le plan stratégique, nous devons poursuivre la guerre afin d'user la puissance de combat et le potentiel de ravitaillement ennemis. Sur le plan tactique, nous devons livrer de rapides combats d'annihilation. Plus faibles sur le plan militaire, nous évitons toujours la guerre de position au profit de la guerre de mouvement et de la guérilla pour détruire les forces vitales de l'ennemi. En même temps, la guérilla permet de semer la confusion chez l'ennemi, de le harceler, de le disperser et de l'épuiser. Nos actions de guérilla créent de telles difficultés dans ses rangs que nos troupes régulières peuvent ensuite lancer leurs attaques dans des conditions favorables ".

Il a développé aussi les plans visant à établir sur les arrières de l'ennemi, des forteresses montagnardes où les forces mécanisées de l'ennemi sont dans l'incapacité d'opérer. Ces bases offrent d'autres avantages. Elles constituent des lieux de repos, de réapprovisionnement et de stages pour les troupes régulières. Elles servent aussi de centre de formation pour les partisans et les masses. Elles peuvent également abriter de petits arsenaux, des écoles, ainsi que les organes administratifs des coopératives et du gouvernement régional. Le général Zhu ajouta : " nous pouvons sortir de ces forteresses pour attaquer les garnisons japonaises, les forts, les points stratégiques, les dépôts de munitions, les lignes de communications et les voies ferrées. Après avoir détruit leur objectif, nos troupes peuvent disparaître et frapper ailleurs. Nous consolidons ces forteresses et nous les utilisons pour élargir nos champs d'opérations jusqu'au moment où nous serons en mesure de transformer notre stratégie défensive en stratégie offensive ".

3.2 - La guérilla urbaine

C'est un autre modèle, qu'il faut porter au crédit des guérilleros uruguayens qui ont été les premiers à opérer dans la jungle de béton d'une métropole capitaliste, à se maintenir pendant la première phase d'une guerre révolutionnaire grâce à des

tactiques et à une organisation efficaces et à tenir en échec la police et l'armée pendant un temps relativement considérable.

Les leçons qu'on peut tirer de l'action des Tupamaros (le mouvement de libération nationale) peuvent se résumer en huit points⁹ :

1. Front fixe ou front mobile ?

Lorsqu'il manque aux guérilleros urbains un large soutien populaires, ils doivent assurer leur propre infrastructure clandestine. En se cantonnant de cette manière dans un lieu fixe, c'est qu'ils ont perdu à la fois leur mobilité et leur sécurité qui sont deux conditions nécessaires de la stratégie de guérilla. Pour éviter l'encerclement et la destruction résultant de perquisitions systématiques, les guérilleros doivent renoncer aux bases urbaines fixes et choisir de vivre séparés tout en combattant ensemble.

1. Mobilité et sécurité.

Pour conserver leur mobilité et une importante marge de sécurité, les guérilleros doivent s'éparpiller dans la population qui leur est favorable. Des guérilleros qui luttent ensemble puis se dispersent dans une grande ville sont difficiles à découvrir par la police.

1. Arrière garde importante ou modeste ?

Une arrière garde importante nécessite un budget relativement élevé, et les considérations économiques et financières tendent alors à éclipser les questions politiques. Alors la guérilla urbaine devient l'affaire d'une minorité armée qui ne réussira jamais à mobiliser de cette façon la majorité de la population.

1. Infrastructure logistique.

Bien qu'un front mobile soit préférable à un front fixe, il se trouve des circonstances où ce dernier est inévitable. C'est le cas pour le montage, le réglage et la transformation des armes. Ces fronts fixes, peu nombreux et dispersés, doivent rester cachés aux guérilleros eux-mêmes. Pour des raisons de sécurité, il est recommandé de ne pas fabriquer d'armes complètes, mais d'en faire les différentes pièces séparément dans divers établissements légaux, pour ensuite les monter dans des ateliers clandestins. Il est dangereux de se servir d'un point fixe comme logement et entrepôt de vivres, de médicaments et d'armes.

1. Agir dans les villes auprès de la population

Lorsqu'il leur manque les conditions politiques requises pour faire une révolution ou pour créer un état de crise sociale par la destruction de l'ordre public, les guérilleros doivent rester en contact avec la population d'au moins une grande ville pour bénéficier d'un soutien populaire. Ainsi, malgré l'efficacité qu'ils montrèrent dans la première phase d'une révolution où le principe est d'attaquer et disparaître, les Tupamaros n'ont pas réussi à développer la stratégie de l'escalade en utilisant de plus grandes unités à des intervalles plus fréquents dans le but de paralyser le régime en place.

1. Héros, martyrs et vengeurs.

Dans une guerre révolutionnaire, toute action de guérilla qui nécessite d'être expliquée au peuple est politiquement inutile, elle doit être en elle-même significative et convaincante. Tuer un simple soldat en représailles contre l'assassinat d'un guérillero, c'est s'abaisser au même niveau politique qu'une armée réactionnaire. Il vaut mieux, et de loin, faire de ce dernier un martyr et s'attirer ainsi la sympathie des masses plutôt que de perdre ou de neutraliser l'appui populaire par des tueries absurdes sans but politique évident. Pour gagner une guerre populaire, il faut agir en conformité avec les intérêts, les sentiments et la volonté du peuple. Une victoire militaire ne sert à rien si elle n'a pas une signification politique convaincante. Une armée populaire qui recourt à la violence inutile, qui n'est pas un symbole de justice, d'équité, de liberté et de sécurité ne peut gagner l'appui du peuple dans la lutte contre une tyrannie inhumaine.

1. Délégation du commandement.

Dans une armée de métier, les chefs sont recrutés dans les écoles militaires selon un ordre hiérarchique de commandement. Dans l'organisation de guérilla, les chefs se révèlent pendant la lutte révolutionnaire elle-même, et les critères d'élection sont la compétence, le sens de responsabilité, la combativité, l'esprit d'initiative, les capacités d'analyse politique et les actes plutôt que les discours. Mais il n'est pas nécessairement utile de fabriquer des légendes autour de ces chefs, comme ce fut le cas pour Fidel Castro et Che Guevara.

1. Stratégie, tactique et politique.

Si les tactiques adoptées sont efficaces mais que la politique et la stratégie qui leur correspondent sont erronées, les guérilleros ne peuvent pas vaincre. Si une succession de victoires tactiques incitait à poursuivre un objectif stratégique impossible à atteindre, alors une grande victoire tactique pourrait conduire à une

défaite stratégique encore plus grande. Plus encore que la guerre conventionnelle, la guerre révolutionnaire est une forme de politique exécutée par des moyens violents.

Dans leur tentative de créer un Etat dans l'état au moyen de colonnes de guérilleros très disciplinées, de quartiers secrets, de " prisons de peuple ", d'arsenaux clandestins et d'une importante infrastructure logistique, les Tupamaros sont devenus des professionnels trop militarisés et isolés des masses urbains. Leur organisation ressemble plus à un pouvoir parallèle contestant le pouvoir légal, à un micro-Etat qu'à un mouvement des masses.

3.3 - L'exemple libanais

On ne peut pas parler, de la résistance nationale libanaise, contre les agressions israéliennes, sans parler d'abord, de la résistance palestinienne en ce qu'elle montre l'exemple d'une action révolutionnaire, sous l'autorité de l'OLP (Organisation de Libération Palestinienne), qui réunit les différents mouvements armés. L'action de la résistance palestinienne s'exerce dans trois domaines :

- le harcèlement des israéliens,
- le noyautage des pays arabes,
- la propagande et l'action diplomatique sur la scène internationale.

A l'origine, les palestiniens avaient conçu le Mouvement de libération Nationale Palestinienne, sigle arabe FATEH, comme un front destiné à rassembler tous les palestiniens, sans distinction d'idéologie ou de tendance politique. Ils sont restés loins de leurs objectifs, puisqu'ils n'ont pas su unifier ces mouvements, ou du moins limiter au minimum leur dispersion. Il y a, bien entendu, des raisons objectives qui les empêchèrent d'atteindre ce but. Car la difficulté est que le peuple qu'ils cherchent à mobiliser et à diriger est géographiquement dispersé, psychologiquement hétéroclite et politiquement composite. Les palestiniens vivent sous des régimes économique-sociaux différents, parfois contradictoires, qui influent forcément sur leurs conceptions; ils sont soumis à des systèmes autoritaires qui ne tolèrent pas la dissidence, surtout quand surgissent des divergences ou des conflits entre l'état et la résistance. Dans un tel cas, les compatriotes n'ont alors d'autre choix que de se rallier, bon gré mal gré, aux thèses officielles ou de se réfugier dans une apparente neutralité, échappant ainsi à de probables représailles. Cela limite d'une certaine manière leur liberté d'action.

Ce qui précède, nous montre, pourquoi la résistance nationale libanaise, réussit au sud Liban, là où les palestiniens ont échoué. Malgré le prix que la résistance payait

pour ces innombrables actions, cette forme d'activité semble avoir été la plus profitable. Les observateurs ont estimé que l'action de la résistance était équivalente à celle d'une armée autant, par les pertes qu'elle causait que par les effets psychologiques qu'elle infligeait aux Israéliens.

La résistance libanaise, très progressivement développée finit par constituer un facteur politico-militaire important au profit de la libération de la zone occupée par l'armée israélienne au sud Liban. Elle représentait surtout un facteur moral remarquable grâce auquel la population libanaise avait la fierté de participer à sa propre libération.

L'échec de toutes les tentatives de l'armée israélienne pour déterminer des objectifs efficaces, et de détruire l'infrastructure de la résistance, l'ont obligé à se ménager une sortie de ce marécage. Chaque fois, à la suite de pertes humaines, le gouvernement israélien parle de redéploiement des forces, mais la conception israélienne de tout retrait est piégé. Israël cherche en permanence à limiter ses pertes à travers le redéploiement partiel de ses troupes contre l'acceptation par le Liban de lui céder des positions et des bases stables. Ainsi, il vise à imposer des conditions politico-sécuritaires à l'état libanais, tandis que le gouvernement et la résistance libanaise, insistent sur le principe du retrait total de son territoire, afin de permettre à l'état de recouvrer sa souveraineté jusqu'à ses frontières internationalement reconnues, en application de la résolution 425 du Conseil de Sécurité. des Nations Unies qui exige un retrait inconditionnel de la part d'Israël. Autrement dit, le Liban n'est disposé à renoncer à aucun pouce de son territoire et il est soutenu par l'ONU.

Ce n'est pas la première fois qu'Israël tente de provoquer des divisions internes dans les rangs libanais, en incitant le peuple contre l'Etat ou les deux contre la résistance. Le but de l'Etat hébreu est clair, il a échoué dans son occupation du Liban sud, en le transformant en cordon frontalier protégeant sa région nord. Mais le sud s'est métamorphosé en " Viêt-nam " et en marécage pour Israël. A tel point qu'il a subi dans la partie méridionale du Liban plus de pertes que dans ses guerres contre les Arabes.

De ces échecs, a résulté le conflit au sein de l'autorité civile de la Knesset et de l'autorité militaire autour de l'opportunité de faire perpétuer l'occupation du sud et de la Bikaa ouest. C'est pourquoi, n'étant pas parvenu à affronter victorieusement la résistance, Israël essaya de monter l'opinion libanaise et le gouvernement contre la résistance, notamment, le " Hezbollah " et les groupes qui le secondent dans les opérations anti-israéliennes, en attaquant les civils et en détruisant les infrastructures. Le Massacre du village de Quana, où se trouve le siège du FINUL, lors de l'opération israélienne, appelée " les raisins de colère ", reste un douloureux témoignage, où les médias ont joué un rôle primordial dans cette affaire, en dévoilant cette tuerie absurde. Il est évident, que l'armée israélienne après avoir échoué dans la neutralisation de la résistance et de cacher ses pertes, a formé plusieurs comités pour étudier le coût du déploiement de son armée au sud Liban, tandis que les pertes directes et indirectes de personnels et de matériels ont dépassé l'avantage attendu par cette occupation. La destruction de deux hélicoptères et la mort de 73

officiers et soldats d'élites, le lendemain de l'échec d'une opération de commando au sud Liban (cette opération était exécuté par une unité des combattants d'élites israéliens " Flotella 13 " et tous ses éléments sont mort), ont accéléré la décision d'Israël de faire redéployer ses forces. La résistance libanaise a fasciné les observateurs, en ajoutant au sein de ses formations opérationnelles et à son armement, un élément médiatique (cameraman), qui a empêché Israël de cacher ses pertes à son opinion publique.

Dans un entretien accordé au journal, AL HADISS¹⁰, M. Farès Bouez, ministre des affaires étrangères du Liban, a affirmé : " les libanais croient que, rien n'est plus cher que la terre du sud ; cette cause équivaux à toutes les installations, aux biens et au bien-être dont peut jouir ce peuple. Tant que l'occupation persiste, l'armée libanaise et à son côté la résistance n'épargneront aucun effort ni sacrifice pour récupérer les territoires placées, illégalement sous contrôle israélien. "

4 - CONCLUSION

" Rien ne réussit à la guerre que ce qui a été mûrement réfléchi et conçu avec une forte volonté " dit Clausewitz qui identifie la guerre à un duel¹¹ .

La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. Elle se définit donc comme une épreuve de force par laquelle un groupe humain cherche à imposer sa volonté à un autre groupe humain. L'essence de la guerre, la stratégie, est la dialectique des volontés employant la force pour régler leur conflit. Le but de la guerre est la capitulation de l'un des belligérants devant la volonté de l'autre.

Nous avons donc vu que la guérilla, moyen de lutte armée indirect de faible au fort, s'appliquait avec succès au temps de la guerre froide, où le soutien indirect d'un des deux Grands pouvait être facilement obtenu.

A la fin de celle-ci, et du fait du passage d'un monde bipolaire à une domination presque unique d'une grande puissance, les pays faibles, économiquement ou militairement, ont souvent éprouvé le besoin de se regrouper afin de ne pas tomber entièrement sous la coupe de celle-ci.

Dans le domaine de la guérilla, on constate que pour la première fois depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'occident soutient, et parfois très activement, des mouvements armés : " Contras " du Nicaragua, Moudjahiddin d'Afghanistan, Anita en Angola et Ramo au Mozambique

Mais les problèmes économiques, la résurgence des nationalismes, le contexte général de ce monde monopolaire sont autant de raisons qui font qu'un certain nombre de pays n'ont pas le budget et la capacité pour posséder une armée régulière conséquente pour faire face à des menaces par ailleurs multiples et variées. Ils sont tentés de recourir à une stratégie indirecte, une stratégie de résistance et de révolution continue.

Annexe N°1

Différents Modèles stratégiques



Annexa N° 2

Bibliographie

(1) - Encyclopaedia universalisa, Corpus, t.10, guérilla, et les doctrines militaires et révolutionnaires, Sunzi et Wuzi. p.1032, éd.1992.

(2) - Le Robert

(3) - Tribune du CID, N° 13, janvier 1998

(4) - Introduction à la stratégie, 1^{er} fascule, 5^e promotion, (1997-1998),
Hervé Coutau_Bégarie

(5) - Introduction à la stratégie, 2^e fascule, 5^e promotion, (1997-1998)
Hervé Coutau_Bégarie

(6) - Stratégies de la guérilla, Gérard Chaliand, édition Mazarine, 1984

(7) - Journal Al Hadiss N° 3795, 15/10/1997.

(8) - La guerre révolutionnaire, les formes nouvelles de la guerre, Général Beaufre,
Fayard, 1972